

Bureau, Luc (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 235 p.

Jacques Lévy

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021735ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021735ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévy, J. (1985). Compte rendu de [Bureau, Luc (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 235 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 337–338.
<https://doi.org/10.7202/021735ar>

découvrir aux générations montantes les risques du scénario productiviste. Souhaitons aussi qu'il soit lu par tous ceux « réduits à l'état de consommateurs programmés par les experts de la production » (p. 19)... Alors son œuvre sera un nouveau point de départ...

Antoine S. BAILLY
Département de géographie
Université de Genève

BUREAU, LUC (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 235 p.

Il y a, c'est clair, plusieurs livres dans ce livre. Si, par quelque perversité, on le commence par le milieu, on lira ce qui pourrait apparaître comme une histoire du Québec ou du moins du territoire québécois entre le XVI^e et le milieu du XX^e siècle. Dans ces chapitres 4 et 5, il s'agit d'abord de *géographie historique* au meilleur sens du terme, c'est-à-dire de l'étude, à différents moments du passé — la découverte et la colonisation françaises, la domination anglaise, la lente émergence d'une identité moderne — de l'espace québécois. Ce dont nous parle surtout l'auteur, c'est des *relations* entre la réalité économique et politique d'une époque et la manière dont les contemporains se la sont représentée. Dans la période française domine le décalage entre les projets « faustiens » pour la Nouvelle-France et l'insuffisance de moyens économiques et démographiques pour les mener à bien ; le résultat concret se limitera à quelques postes militaires, sordides malgré leur prétentieuse géométrie, mal nourris et faiblement protégés par une colonisation agricole lacunaire. La phase anglaise sera celle du repli nostalgique sur un passé revisité par des Canadiens français abandonnés qui, tel un Antée douloureux et obstiné, s'arc-bouteront à leur terre comme à l'étiage minimal de leur souveraineté : alors « la territorialité précède l'être » (p. 157).

L'autre livre, c'est celui qui, dans les trois premiers chapitres, présente une *théorie* plus générale des représentations spatiales. La thèse centrale de Luc Bureau, qui donne son titre à l'ouvrage, est que, parmi les images que les hommes se sont faites de leur espace, beaucoup renvoient à un couple unique de mythes fondateurs : l'Éden, âge d'or initial dont nous n'aurions jamais dû sortir ; l'Utopie, âge d'or prochain qui établira sur le monde une harmonie jusqu'ici imparfaite. À l'aide d'une indiscutable érudition, l'auteur nous convainc qu'en effet ces mythes ont remarquablement traversé l'histoire, de la Bible à nos jours ; en outre, leur dimension spatiale, rarement étudiée, éclate au grand jour. Du côté de l'Éden, c'est le rejet de la ville, œuvre humaine par excellence, défi (cf. Caïn) à la toute-puissance divine, qui incarne le mieux cet « idéal régressif » qu'on peut repérer tout au long de l'histoire : Hésiode déjà, comme plus tard bien d'autres, regrettait le monde heureux qui, justement, venait de mourir, un monde campagnard fait d'« intermédiaireté » (p. 68), à égale distance entre la sauvagerie et le luxe. Du côté de l'Utopie, c'est la volonté systématique de normalisation, avec dans l'espace la tyrannie des formes géométriques et le « zonage coercitif » (p. 22), que critique Luc Bureau, appelant à la rescousse l'ironie de Swift, mais aussi celle — involontaire — de nombreux utopistes, de Platon à Le Corbusier.

Fort logiquement, on en arrive à l'idée qu'« il doit bien y avoir quelques liens de parenté entre les deux modèles » (p. 74), d'autant que les mêmes penseurs ont souvent émarginé des deux côtés. Ce qui les réunit, dit Luc Bureau, c'est de refuser tout compromis avec le réel et de proposer, face à des faits lourdement contraignants comme le travail, l'école, l'économie, le pouvoir, la ville et la campagne, autant de *substitutions* idéales qui les nient. Ici, si les listes de toutes les transmutations des usines en phalanstères et du béton en cité-jardin sont éclairantes, il semble que quelque chose manque : le point commun entre les deux mythes, ne faudrait-il pas le chercher dans le fait que leur approche de la société est toujours externe ? Des Écritures au socialisme utopique (ou autoritaire), n'y a-t-il pas persistance de l'image d'un ordre à la fois extérieur et supérieur à la société ? Et ce caractère métaphysique n'oppose-t-il pas Éden et Utopie à tous les

projets sociaux qui, bons ou mauvais, plus ou moins démocratiques, prétendent résoudre des problèmes réels en intervenant sur des logiques sociales effectives? Que le projet soit vaste, généreux ou radical ne le déverse pas pour autant dans la charrette des ennemis du réel. Si l'auteur s'est arrêté en chemin, c'est peut-être — voici le troisième livre — parce qu'il lui fallait embaucher parmi les utopistes les aménageurs québécois des années 1960-70. Avec une ironie savoureuse et impitoyable, le « Récit d'un voyage en Ubécoisie » s'en prend à tous ces adorateurs de la carte, ces docteurs Knock des « régions anémiées » et autres « Anges » de la technocratie. On comprend alors que la dénonciation du culte d'un État d'autant plus assuré qu'il est en partie porté par l'aspiration à la souveraineté des Québécois justifie cette dérogation à l'équilibre Éden/Utopie des premiers chapitres. On perçoit donc une *dérive* idéologique glissant vers la méfiance vis-à-vis de tout dessin/dessein, voire le refus de tout projet collectif : « Chacun a bien droit de rêver à sa cité idéale, pourvu qu'elle demeure toujours la sienne et qu'il soit le seul à l'habiter » (p. 97). Et, en arrière-plan, on rencontre un certain pessimisme, confirmé par la dernière phrase de l'ouvrage : « Mais de quel droit peut-on enlever à l'homme le loisir de se vautrer et de s'abîmer dans l'histoire, si le mal et la saleté sont les conditions mêmes de son être ? » (p. 222).

Il y a toutefois un quatrième livre qui dément ce schématisme. Pour analyser les représentations spatiales au XIX^e siècle, Luc Bureau est amené à étudier deux romans populaires : *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Il constate alors qu'ils vont à l'encontre de l'image étroite du Québécois à l'univers étriqué et à l'horizon bas. Le « roman de la terre » devient « roman de la Terre » (p. 177), le thème de l'identité territoriale se trouve « déterritorialisé » (p. 187) ; car, sans doute inconsciemment, les auteurs ont fait entrer dans leur histoire un peu de ces contradictions, de cette « dialectique », dit Luc Bureau (p. 174), entre les représentations, aussi dominantes soient-elles, et les autres pratiques sociales. Lorsque les mythes se frottent au réel, on sort de la généalogie pour entrer dans l'histoire.

Il y a donc plusieurs livres dans ce livre. Outre le thème lancé par le titre, quelque chose fait pourtant son unité : son style. Il est vrai qu'on a parfois le sentiment que des pages ont été écrites trop vite ou relues avec approximation. Mais au-delà de ces reproches mineurs, ce qui frappe, c'est l'extrême importance de l'*image* dans la structure même du discours. L'auteur aime, selon son expression, « métaphoriser comme un petit fou » ; il ne s'en prive pas, pas plus qu'il n'hésite à parcourir des niveaux de langue inhabituels dans les textes savants. Il ne s'agit pas d'un supplément d'âme : les mythes fonctionnent comme de vastes figures du discours nourries de matériaux très simples. En allant au bout de l'image, on peut aller au fond du mythe, d'un même mouvement l'explorer et montrer jusqu'où va sa logique, le critiquer. Luc Bureau donne ainsi une aimable leçon à ceux des géographes qui, depuis l'enthousiasme de Jules Sion pour le lyrisme vidalien, en étaient venus à prendre la rédaction de Certificat d'Études pour le parangon de l'exposition scientifique. Sur ce terrain aussi il y a à innover, et ce n'est sans doute pas un hasard si l'exemple vient du Québec.

Jacques Lévy
Espaces Temps,
CNRS/Paris-X

LAPONCE, Jean A. (1984) *Langues et territoire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 265 p.

La langue et le territoire constituent deux médiateurs fondamentaux pour les sociétés humaines et les rapprocher, les analyser dans un même mouvement comme le fait Jean Laponce me paraît d'une extrême importance pour les sciences humaines. C'est d'autant plus important que l'auteur, comme il le dit lui-même, a tenté de situer son livre « à la croisée de la psychologie, de la biologie, de la socio-linguistique, de la géographie et de la science politique ». Cette démarche multidisciplinaire, absolument nécessaire à un moment où l'hyper-spécialisation dresse des murailles à l'abri desquelles les disciplines ont une fâcheuse tendance à s'étioler,